

## les croyants entre dialogue et mission

*Comme un vol d'étourneaux, nombreux mais toujours réunis autour de pôles variables et vite dénoués, la conversation associe ( cum et vers ) une multiplicité d'interlocuteurs attentifs et volubiles, chacun prenant tour à tour le rôle et la fonction de centre.*

Michel Serres

L'Église, comme toute communauté, comme tout individu, est soumise dans la société à l'attraction de deux pôles. Convenons de les nommer dialogue et mission.

Personne ne peut échapper à l'entretien avec les autres. C'est là une condition fondamentale de toute existence dans le monde. Elle ne s'exprime pas seulement dans ce que nous pouvons dire ou écrire. Toute existence humaine est instituée dans une parole qui écoute ou, comme on voudra, dans une écoute qui parle. Tel est le dialogue qui va et vient dans l'ensemble de nos tâches et de nos loisirs, ce que les Latins nommaient notre *conversatio*, d'un mot qui devait avoir une belle fortune en français, qui désigne un même séjour et une commune présence.

Dans le même temps, nous adressons et recevons des messages. Comme leur nom l'indique, ils nous invitent à nous regarder nous-mêmes comme des expéditeurs et des destinataires. Ainsi sommes-nous liés entre nous par des missions. Et la mission ne peut pas être séparée de la teneur du message lui-même. Toute mission est définie, c'est-à-dire limitée, par un message. Il est son contenu et elle le contient.

Nous pouvons nous exercer à composer entre eux ces deux termes de dialogue et de mission. Il nous deviendra bien vite évident que le dialogue constitue la trame sans laquelle nulle mission n'est concevable. D'autre part, que serait un dialogue sans mission, vide de tout message ?

Nous pressentons que nous pourrions développer bien davantage les relations qui unissent le dialogue et la mission. Notre propos ici est d'appliquer leur polarité à l'intelligence de notre situation de croyant à l'intérieur du monde et de l'Église. Nous attendons de cette application un surcroît de lucidité spirituelle et, pourquoi pas ? un renouveau de notre engagement dans la foi.

### la foi comme message

On l'a reconnu, la mission et le dialogue se tiennent. C'est vrai aussi pour l'exercice. de notre foi et même, comme on le verra, plus fondamentalement encore, pour son avènement incessant. À dissocier l'une de l'autre la mission et le dialogue, si c'était possible, nous prendrions congé de ce monde. Mais que resterait-il alors de notre foi ? Croirions-nous encore ? Aussi bien devons-nous méditer comment nous projetons de faire se tenir ensemble dialogue, mission, message et foi.

Car il y a, pour parler familièrement, plusieurs façons de s'y prendre. Et chacune d'elles nous permet de discerner quel rapport nous avons avec notre foi elle-même, c'est-à-dire avec le contenu du message et aussi avec notre adhésion au contenu de ce message. Or, dans cette opération de discernement, nous devons prêter la plus grande attention non pas seulement au contenu du message mais au fait que ce contenu est celui d'un message

et, par conséquent, au fait que, par la foi, nous adhérons à un message reçu à envoyer, à transmettre.

## **l'Écriture et la Tradition**

Où trouver le contenu de la foi ?

Le croyant catholique répond sans hésiter : dans l'Écriture et dans la Tradition. Il n'est pas malaisé de s'accorder sur les limites du premier contenant, pour peu qu'on s'entende sur la composition du corpus biblique. Quant à la Tradition, il faut se garder de la réduire à n'être qu'une suite de documents écrits faisant autorité. Il convient d'y intégrer tout l'ensemble des pratiques et des mœurs, qu'il soit tranquillement accepté ou objet de débats dans la communauté des fidèles. Toutes ces pratiques et ces mœurs ne se recommandent sans doute pas du même poids. Mais il suffit qu'elles soient admises, quelque diverses, voire contraires, qu'elles soient entre elles, pour que, avec des qualifications variées, elles appartiennent à la Tradition.

Si important qu'il soit de fixer le contenu de la Tradition, le rapport que celle-ci entretient avec l'Écriture appelle la plus grande attention. En effet la Tradition se présente comme la réception du message de l'Écriture. Autrement dit, celle-ci ne peut être réduite à sa lettre ou, plus, exactement - car sa lettre n'est jamais supprimée - ce qui est retenu en elle, c'est l'envoi qui la supporte. Sans jouer sur les mots, toute lettre de l'écriture est une missive, un pli cacheté et expédié qu'il convient d'ouvrir indéfiniment. En tant que telle, l'Écriture, constitutivement en quelque sorte, apparaît donc comme le vecteur d'une communication qui se prolonge jusqu'à nous aujourd'hui dans la transmission qui se fait d'elle par la Tradition.

On demandera : qu'est-ce donc qui est transmis ? Le contenu de l'Écriture ou l'adresse dont elle est inséparable ? Il est évident que c'est l'un et l'autre à la fois. Que serait, en effet, un contenu de l'Écriture délesté de son adresse et de sa réception ? Il ne serait plus rien. Nous sommes donc invités à recueillir tout ce qu'il y a d'adresse dans le contenu de l'Écriture. C'est, très exactement, à quoi s'emploie la Tradition. Celle-ci ne peut donc pas être comparée à une opération purement technique de transmission qui ferait passer, comme d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre, d'une culture à une autre, un certain contenu. Parce que ce contenu est celui d'un message, il vit dans sa transmission même. Ainsi, bien loin d'être reniée ou changée, sa lettre même, à être communiquée, dégage-t-elle sa propre fécondité.

Cette relation qu'on vient de reconnaître entre l'Écriture et la Tradition n'est, par le fait, qu'une suite de ce qu'est, en elle-même, l'Écriture, à supposer qu'on puisse la saisir en elle-même, abstraction faite d'une première et élémentaire Tradition. En elle-même donc l'Écriture est reçue par le croyant comme l'effet d'une parole, de la Parole de Dieu. Par cette dernière expression se trouve reconnu et honoré, mais situé, si l'on peut dire, à la source même de l'Écriture, le geste transitif de parler, d'adresser un message qui appelle une écoute, bref la mission elle-même.

## **le passage pascal**

*Moi, en effet, j'ai appris, venant du Seigneur, ce qu'aussi je vous ai livré, à savoir que le Seigneur Jésus, dans la nuit où il était livré, a pris du pain... Ainsi s'exprime Paul ( 1 Cor 11, 23).*

Apprendre un message, le livrer, être livré comme quelqu'un qui est abandonné et même trahi, prendre du pain: voilà pour les gestes, ils se tiennent tous. Le message du Seigneur, appris et livré. Le Seigneur, lui-même livré, le pain pris en main : voilà pour les contenus, pour les objets de ces gestes, ils se tiennent tous, eux aussi. Ainsi se forme à partir de cette double série ce qu'on pourrait nommer, non d'ailleurs sans pléonasme, le passage pascal. Celui-ci n'intéresse pas seulement l'Eucharistie et ce qu'elle signifie. Il est aussi la trame qui soude ensemble la Parole de Dieu, son école, son écriture, son inscription sur nos corps clans l'histoire, sa transmission et sa réception.

Dans ce dernier ensemble, le moment de l'Écriture est assurément celui de la fixation mais aussi celui de la livraison, avec toute l'équivoque qui est attachée à ce terme. L'équivoque entre trahison et transmission n'est levée que par la poursuite, comme une victoire, de la seule transmission qui, ultimement, mais après une mort, fait de la Parole, lue dans l'Écriture, gravée dans la chair mortelle de nos vies, et transmise, quelque chose qui nourrit, du pain. Celui-ci, certes, est en morceaux, à la fois partagé, prêt à la distribution, et brisé. Mais, loin d'en être affligés, nous avons de quoi en rendre grâce, puisque de tout cela un corps se forme. qui est pour nous et qui, aussi, est fait de nous. On sait, en effet, comment se poursuit la phrase commencée par Paul ... *et ayant rendu grâce, il le rompit et dit : ceci est mon corps, celui qui est pour vous. Ceci, faites-le en mémoire de moi.* (*ibid.* 24)

La livraison, qui est aussi la transmission, est le moment où quelque chose périt, où quelqu'un meurt. Sans l'épreuve de ce passage la vie ne peut naître à nouveau. Tel est le point, littéralement critique, du passage pascal. Nous sentons bien que, pour rester fidèles à la vérité de ce passage, nous devons inventer comme une nouvelle façon de penser et, surtout, de parler, puisque, étrangement, nous n'avons rien à perdre de cette mort, puisque nous gagnons tout.

Il ne nous servira donc à rien d'énoncer ni de dénoncer ce que n'est pas ce passage pascal et, par exemple, de dire sur tous les tons qu'il n'est pas, ne peut pas, ne doit pas être infidèle au dépôt reçu. Ce discours-là, marqué par la négation, n'est pas fidèle, pour le coup, à ce qui arrive quand la Parole de Dieu court parmi nous comme un message et, qui plus est, comme un heureux message, un Évangile. Où trouverons-nous donc les ressources pour parler positivement de l'événement ?

### **pas de message sans dialogue**

C'est ici qu'il faut se souvenir qu'il n'y a pas de message sans dialogue, en dehors d'un dialogue, c'est-à-dire d'une situation d'entretien. Pour s'en tenir à l'Écriture elle-même, à la lettre de la Bible, on ne montrera jamais assez à quel point cette lettre et le message, qui fait corps avec elle, sont l'effet et le produit d'un échange avec d'autres lettres, avec d'autres messages, ni non plus quelles influences ils ont reçues, voire subies, et aussi activement exercées. La poursuite et le renouvellement des recherches historiques, à cet égard, sont indispensables. Mais ces recherches sont elles-mêmes dépendantes, plus qu'on ne le pense, de notre engagement présent dans le dialogue avec les cultures qui nous sont contemporaines. Car il ne suffit pas de considérer comme du dehors, comme s'ils étaient en face de nous, l'Écriture et aussi les divers moments de sa Tradition, de sa réception dans l'histoire. D'ailleurs on peut se demander si une telle attitude est vraiment possible. Mais n'est-elle pas cependant parfois recherchée et, heureusement, toujours en vain ?

C'est donc de notre engagement toujours plus conscient, plus résolu, plus éclairé, dans un dialogue de pensées et de pratiques avec tous qu'apparaîtra, à nous-mêmes d'abord, l'originalité, mieux même, la singularité du message dont nous sommes les héritiers. Et il

ne s'agit pas ici d'une sorte de vue qu'on prendrait de ce message, comme on regarde un tableau, encore et toujours de l'extérieur. Il s'agit, si l'on ose dire, de s'immerger en lui, dans son contenu et de recueillir celui-ci avec le statut de message qui lui est attaché. Où va-t-on quand on se dirige délibérément dans cette direction ?

### **une Église qui est parole, message, conversation**

On cite parfois, trop peu souvent au gré de certains, cette phrase de Paul VI, en 1964 :

*L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Église se fait parole, l'Église se fait message, l'Église se fait conversation. ( Ecclesiam suam, § 67 )*

Si nous rappelons ici ce propos, ce n'est pas pour en donner une interprétation qui prétendrait s'autoriser de l'ensemble de la pensée de son auteur telle qu'elle peut apparaître notamment à la lecture de l'encyclique où il se rencontre. Nous pensons plutôt même que le discours pontifical, dans l'ensemble du document, apparaît comme une atténuation apportée à la nouveauté et à l'audace que constitue pourtant, par elle-même, une telle déclaration. Il ne nous échappe donc pas que celle-ci, replacée dans son contexte, pourrait voir sa pointe considérablement émoussée. Quoi qu'il en soit, telle qu'elle est, elle peut nous mettre en chemin vers des considérations bien propres à renouveler radicalement notre réflexion sur les rapports entre la mission et le dialogue, et cela dans le droit fil des observations que nous avons présentées ici.

Acceptons le risque d'être d'abord mal entendus. Plaçons-nous d'emblée au terme du chemin que nous allons parcourir, ce qui, soit dit en passant, suggère qu'il est plus important de faire le chemin que d'atteindre le terme. Affirmons donc ceci, comme s'il s'agissait d'une thèse la mission du croyant, le contenu de son message, c'est le dialogue.

Écartons aussitôt, non d'ailleurs sans difficulté, une certaine façon de comprendre cette proposition : son acception technique ou même technicienne. Elle se forme en nous lorsque nous confondons la communication avec les procédés et les opérations par lesquels nous communiquons entre nous. L'objet de la communication serait alors la communication elle-même. Mais il ne suffit pas de décider qu'on écarte fermement une telle acception. Encore faut-il concevoir comment elle peut naître et comment nous pouvons nous en détourner.

Que s'est-il donc passé pour que nous en soyons venus à une telle pensée, qui ressemble fort à un tour de passe-passe ?

Nous avons pensé la communication à la façon d'un objet qui serait en face de nous, que nous avons à connaître. Or, telle n'est pas la communication. Elle est en nous, nous sommes en elle, elle est entre nous. Nous ne pouvons donc pas la soumettre à notre regard. La considérer du dehors, en prétendant s'abstraire d'elle, c'est, contrairement aux apparences, non pas une attitude d'accueil et de contemplation mais, proprement, une opération de production. Nous avons feint de sortir de la communication et, pour cette raison, nous l'avons placée devant nous, comme un objet. En cela nous avons agi techniquement. Que ce comportement soit possible, les sciences de la communication nous le prouvent amplement. Elles nous enseignent que le message n'est autre chose alors que le médium lui-même.

Peut-être ne pouvons-nous pas éviter de passer par une telle position. Peut-être est-ce d'elle qu'il nous faut nous déprendre pour parvenir à comprendre dans sa vérité la thèse énoncée plus haut et atteindre ainsi à une intelligence renouvelée de la foi.

## **ne permets pas que je sois jamais séparé de toi !**

Nous commençons à accomplir un tel passage et un tel dépassement, par exemple, quand nous accordons toute sa portée de vérité à cette communion que les linguistes nomment phatique. Rappelons comment ils la définissent. *On appelle phatique la jonction d'un énoncé qui a pour objet principal non de communiquer une information, d'exprimer un ordre ou un sentiment, mais de maintenir le contact entre le locuteur et l'interlocuteur ( le terme allô au téléphone, certaines interjections, etc. ), ou de manifester conventionnellement un désir d'entrer en communication ( ainsi il fait beau, qui peut servir de formule d'introduction dans une conversation ( Dictionnaire de linguistique, Larousse, Paris 1973, p.100 et aussi p.371 ).*

Le gain de pensée, si l'on ose ainsi s'exprimer, peut d'abord paraître mince et relever encore de la technique. Pourtant n'est-ce point cette fonction phatique qui, sans qu'il y paraisse, est magnifiée, portée à sa plus haute puissance, dans un énoncé comme celui-ci : ne permets pas que je sois jamais séparé de toi ? Comme on le sait, cette demande se rencontre, au cours de la liturgie romaine de la Messe, dans une prière qui, justement, précède le moment de la communion. Or, nous ne pouvons pas en limiter la portée à sa signification religieuse. Le geste liturgique applique et spécifie une attitude qui le déborde de beaucoup.

Il rejoint une expérience assez commune entre nous.

On n'est pas loin maintenant de pressentir que le phatique - gardons ce nom ! -, pourvu qu'on le reçoive dans un sens éminent, présente une valeur inappréciable pour approcher l'humanité de l'humain, c'est-à-dire l'entretien qui nous lie les uns avec les autres et aussi avec Dieu sans jamais nous aliéner.

Allons même plus avant encore. Pourquoi ne recevriions-nous pas tous les contenus de la foi, tout ce qu'il y a dans l'Écriture et dans la Tradition, comme une vaste métaphore qui nous introduit à l'intelligence de cette alliance ? On s'engagera alors dans une reprise de tout ce qui nous fait croyants dans la communauté, dans l'Église dont nous sommes les fidèles. Nous ne conviendrons pas seulement que tous les contenus auxquels nous tenons et qui nous font tenir sont tissés des fils innombrables d'un immense dialogue entre nous et avec tous. Nous souhaiterons inventer sans cesse, aujourd'hui encore, de nouveaux réseaux.

Placés devant de telles perspectives, nous hésitons peut-être. Pour reprendre un terme qui fait fortune aujourd'hui, n'allons-nous pas instrumentaliser l'Évangile en prenant cette voie, n'allons-nous pas mettre la mission, le message et son contenu au service du dialogue, leur attribuer une position ancillaire ?

À vrai dire, une telle objection est-elle sérieuse ? En effet, le dialogue et la mission et le message ne sont encore eux-mêmes que des manifestations de ce que nous nommons entre nous, croyants, et avec beaucoup d'autres, l'amour. Or l'amour a entre autres marques distinctives le désintéressement et, plus positivement, la gratuité, la liberté et la réciprocité.

En effet, pour le coup, c'est écrit ! Non seulement ceci « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés...* » ( Jn 13, 34 et passim ). Mais encore cela : «... *L'amour est patient ; serviable est l'amour, il n'est pas envieux; l'amour ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas ; il ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne*

*tient pas compte du mal ; il ne se réjouit pas de l'injustice, mais se réjouit de la vérité. Il supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout. .. » ( 1 Co 13, 4-7 )*

Au point où nous en sommes venus, la formulation qui nous paraissait encore audacieuse, voire téméraire, tout à l'heure encore, est devenue peut-être, non pas triviale certes, mais élémentairement chrétienne. Elle énonçait sobrement, de façon encore générale, une propriété qui ressortit à notre humanité et que notre appartenance chrétienne ne peut qu'assumer. C'est donc peu de dire que celle-ci n'est pas en danger de perdre sa spécificité quand chacun de nous y souscrit et s'y conforme. Tout à l'opposé, en habitant toujours plus le dialogue avec tous, reçu comme notre mission même, nous verrons apparaître ce qui nous est propre dans la communauté que nous formons.

On devrait pouvoir présenter de telles affirmations sans hausser le ton, sans fracas. Néanmoins elles résonnent avec une tonalité inhabituelle. Pourquoi peuvent-elles donc paraître si étranges ? Pour tenter de répondre à cette question, nous avancerons ici une hypothèse.

### **identité et appartenance**

Les hésitations que suscite une telle démarche proviennent peut-être d'une hantise qui nous mine et qui, à la fin, pourrait nous détruire. Nous avons et nous cultivons une véritable fascination pour notre identité et, naïvement mais obstinément, nous faisons dépendre celle-ci de notre appartenance à un groupe, à un ensemble.

Il suffirait pourtant d'admettre que des appartenances, nous en aurons toujours et que, d'une certaine façon, nous n'avons pas à les défendre ni à nous en défendre. Mais, à partir de nos appartenances et, apparemment parfois contre elles, nous avons à naître, chacun avec tous, à notre identité, qui est toujours singulière, incomparable, unique. Ceci est vrai des communautés, fussent-elles religieuses, et des individus.

C'est pourquoi concevoir le dialogue comme notre mission n'est pas une menace pour notre identité. Car le dialogue n'est pas un moyen, un instrument, une technique pour y atteindre, il est déjà le chemin qui nous conduit jusqu'à elle parce qu'il nous donne de l'exercer, de la découvrir toujours nouvelle en la pratiquant. Cela est vrai de nous, les chrétiens, et aussi de tous, croyants ou non. Tous, en effet, parce que nous sommes des humains, nous sommes envoyés dans le monde pour y affirmer notre identité dans et par un incessant dialogue, car celle-ci n'existe pas sans lui.

Mais cette toute dernière proposition est sans doute, comme on dit aujourd'hui, ce qui nous fait problème. Veut-on dire par là que, dans la dure expérience de l'histoire, elle reçoit des démentis ? C'est trop vrai pour qu'on n'ait pas besoin d'insister longuement. Aussi devons-nous plutôt nous interroger sur l'accueil que nous réservons à cette dure expérience de l'histoire et aux démentis qu'elle apporte avec elle. Comment les traitons-nous spirituellement ? Et les traitons-nous spirituellement ?

### **la foi, l'espérance et l'amour**

Plus précisément encore, recevons-nous ce qui nous arrive, à nous autres croyants et à tous, dans la foi, dans l'espérance et dans l'amour ? Là, en définitive, est la question.

De ces trois-là, pour parler comme Paul ( 1 Co 13, 13 ), nous n'excluons pas ce qu'entre nous, chrétiens, nous nommons leur portée théologique. Ils ont Dieu pour source et pour visée. Mais nous ne séparons pas leur portée théologique de leur portée fraternelle ou, plus

simplement encore, amicale. Car ces trois-là ont aussi pour source et pour visée chacun et tous. Ils vont au plus singulier et au plus universel.

Ces deux portées ne sont donc pas en conflit, sauf peut-être dans notre imagination. Elles se tiennent l'une l'autre. Saisir ou, si nous l'avons perdue, ressaisir leur union, voilà peut-être, non pas le programme ni la tâche qui nous sont proposés - programme et tâche relèvent encore de la technique et même de la tactique ! - mais l'offre gratuite qui nous est faite. Si blessés que nous soyons par les événements et les uns par les autres, saurons-nous accueillir gratuitement cette offre ? Nous aiderons-nous, fraternellement, amicalement, à nous engager en elle à travers des différences sans lesquelles l'identité, toujours singulière, de chacun et de notre Église n'advierait pas ?

Guy Lafon,  
*théologien, Paris*

Guy Lafon, *Abraham ou l'invention de la foi*, Paris, Seuil, Coll. Points Sagesse, n° 115, 1996, 168 p., 5,95 €

Id., *Esquisses pour un christianisme*, Paris, Cerf, 1979, 232 p.

On peut aussi consulter le site de Guy Lafon : <http://lafon.guy.free.fr>